

juillet 2015

Hier, aujourd'hui, demain à la découverte de notre village
Extraits

Une nuit sans lune, la fin tragique d'un guide partisan

Gianni Castagneri

Il n'y a plus d'étoiles
Aucune, cette nuit.
Toutes, toutes se sont éteintes.
Le vent souffle fort,
Plus fort.
Immobile, le temps
Semble arrêté.
(Tullia de Mayo)

Sur la pierre, désormais ancienne, posée après guerre au pied du clocher, sous celle dédiée aux nombreux soldats tombés lors de la première guerre mondiale, le nom de Bartolomeo Castagneri est le seul associé au titre de partisan.

Du reste, les noms de ceux, parmi les nombreux morts que même un petit village comme Balme avait sacrifié sur l'autel de la dernière guerre, ainsi qu'aux précédentes, n'apparaissent pas plus pour des raisons diverses.

De *Bârba Trumblin*, ainsi dénommé en famille, on en a toujours entendu parler : il était, de fait, le frère de ma grand-mère maternelle. 70 ans plus tard, le souvenir de sa mort sanglante représente, si ce n'est encore nécessaire, un avertissement contre l'inhumanité que toute guerre porte inéluctablement en elle. Bartolomeo était né un mois après la Marche sur Rome qui porta Mussolini au pouvoir, le 27 novembre 1922. C'était le second fils de Giovanna Dematteis et du facteur du pays, Michele Angelo. La mort soudaine du père, le 30 décembre 1931, plongea le noyau familial qui s'était entre temps agrandi de six enfants dont un à peine né, dans l'indigence et la misère. Dans la vieille maison des « *Bou Grant* » qui signifie « les grandes étables », le seul appui pour la famille en détresse provint de l'aide des parents et de l'envoi des enfants les plus grands au service de personnes parfois seulement un peu moins pauvres, en échange d'une assiettée de soupe.

À quinze ans, Bartolomeo ayant trouvé un travail ailleurs, fut contraint de laisser maison et village. Très vite, les débuts funestes de la guerre firent passer au second plan le fait qu'il était devenu, avec la mort de son père, le principal soutien de sa malheureuse famille. L'emphase militariste funeste de l'époque, fruit d'un système fondé sur la belligérance, ne se souciait pas des détails et, pour toute réponse, il fut appelé aux armes le 1^{er} février 42, privant une fois de plus ses proches d'un solide soutien.

Recruté au Bataillon Susa en « *territoire déclaré en état de guerre* », il fut incorporé au 20^e Regroupement des Skieurs Alpains du Bataillon Val Cenischia. Après la débandade des forces militaires qui suivirent le 8 septembre 1943, *Trumblin* revient à Balme. La furie des événements marque un tournant dans la vie de nombreux jeunes. C'est l'heure des choix et pour lui, le juste choix est celui de rejoindre le mouvement grandissant des partisans qui se développe à l'intérieur même des Vallées de Lanzo. La banque de données des Partisans Piémontais le donne pour actif à partir du 5 mars 44, enrôlé par le commandement de la 4^{ème} division Garibaldi avec « Tom » pour nom de combat. L'inscription au registre militaire spécifie son appartenance à la Brigade Grivet, opérant sur la zone de Corio.

À la même période, son beau-frère, Antonio Bricco, qui avait épousé la sœur aînée et qui était père de deux enfants encore petits, fut appréhendé et interné dans un camp de travail à Erfurt, en Allemagne, dont il ne revint pas ; il y mourut en mars 45.

Avec les jeunes de son âge de la zone, Bartolomeo est surtout actif dans ses vallées d'origine, avec un rôle de guide partisan, chargé de conduire à travers les cols, ceux qui entendent fuir vers la France. De fait, pendant la Résistance, les capacités des guides alpins, la préparation et les compétences des montagnards autochtones, presque toujours habitants des villages voisins adossés à la frontière, se révèlent précieuses pour organiser des expéditions au delà des confins afin de mettre en sécurité Juifs et anciens prisonniers, ou bien de ravitailler en armes et vivres, ou encore de se coordonner avec les Alliés.

Chaque vallée a ses référents et hommes de confiance à qui se fier pour franchir les crêtes en secret. À Usseglio, ce sont les jeunes Domenico et Roberto Ferro Famil (*Vulpòt*) de la classe 1897, qui mettent à disposition leur expérience de guide. Un autre noyau familial d'Usseglio s'est au contraire établi à Balme pour gérer le stratégique refuge Gastaldi près de la frontière. Y sont actifs les guides alpins Francesco (ensuite interné en camp de concentration duquel il parvint à revenir à la fin de la guerre), Roberto et Giovanni, fils de Giuseppe Ferro Famil (*Vulpòt*) qui, en dépit d'un âge très avancé, puisque né en 1889, ne se déroba pas et fut incorporé dans la 11^{ème} brigade Garibaldi. Parmi tous ceux qui collaborent à escorter les fugitifs, on sait par le travail accompli par Domenico Peracchione d'Ala (*Pigrissia*), qu'après une expédition, il dut subir, après l'assaut du gel, l'amputation d'une jambe. De Ceres, Attilio Francesetti (*Tiliu*), ce dernier faisant partie du système bienveillant et efficace de protection des persécutés) accompagna au moins une centaine de Juifs de l'hôtel Curà de Ceres, au long du Val Grande jusqu'à Forno Alpi Graie, et de là par le col Girard, en sécurité par delà la frontière.

À mi-décembre 44, ce sont les Balmais Pancrazio Castagneri (*Gino della Mussa*) et Giuseppe Boggiatto qui conduisent les partisans juifs Enrico Loewenthal et Enrico Avigdor par les cols enneigés pour établir la première liaison à Bonneval sur Arc, d'abord avec le capitaine Escande, commandant des troupes gaullistes, ensuite à Val d'Isère entre les formations partisans des Vallées de Lanzo et de Suse avec les troupes anglo-américaines progressant en France. En rentrant par le col d'Arnès, quelques jours plus tard, ils trouvent des températures de trente degrés sous zéro. Sur ce même col enneigé, une des rares images de cette époque montre Gino et Bartolomeo munis de *sèrquiou*, les raquettes de bois traditionnelles, alors qu'ils mènent quelques parachutistes alliés sur l'autre versant des Alpes.

Le 10 mars 1945, au contraire, après s'être cachés de jour dans un chalet de Rocca Venoni au Pian della Mussa, Trumblin et Silla Castagneri remontent, sous le vent glacial de la nuit, le long du couloir delle Capre, comme le racontent les sœurs Matelda et Béatrice Chiesa dans leur « *Avant nous rebelles* », menant quelques compagnons du détachement Baldo de Mezenile à la recherche de vivres et d'armes en territoire français. En cette circonstance, ils devaient rester une quarantaine de jours à Val d'Isère, mais la probabilité éventuelle d'une bataille au lac della Rossa les amena à rentrer en vallée de Lanzo pour avertir leurs compagnons. Ce changement de programme désigna le sort de Trumblin. Vers le 5 avril, les Balmais, Gino qui se trouvait déjà en France, son jeune frère Silla et Bartolomeo, tous des Castagneri avec un de leurs compagnons décidèrent, de fait, de revenir sur le versant italien. Dans la vallée, défendue à grand déploiement ennemi en moyens et en hommes, ils transitèrent par le col du Collerin, skis aux pieds et sacs chargés d'armes, munitions, boîtes de conserves. Ils parcoururent le Pian Gias jusque sous les Lanches de la Ciamarella. Là ils laissèrent les skis et poursuivirent par le Pian Ciamarella, l'Alpe Rossa et, à l'aval du lac Mercurin, traversèrent les parois rocheuses et scabreuses de l'Uja de Mondrone, persévérant parmi les dangers et les difficultés jusqu'à Mezenile où ils remirent le message du commandant franco-anglo-américain posté à Val d'Isère au commandement partisan de la zone.

La perception que la guerre était désormais sur le point de se conclure était palpable, mais, concrètement, la situation restait tendue, rendue compliquée par de possibles frictions entre forces opposées. La soirée tragique du 11 fut ainsi racontée par les sœurs Chiesa : « *Il y avait de la gaîté ce soir là aux Catelli (hameau de Mezenile) ! Dans la maison de Centino Garbano (Lolò), l'on s'affairait aux derniers préparatifs pour un retour en France. Il ne manquait que quelques heures avant le départ et les membres du petit comité : Gian Pigra, Canùn, avec les guides Gino della Mussa, Silla et Bartolomeo Castagneri (Trômlin) plaisantaient, joyeux, avec quelques jeunes filles qui les aidaient, assez contents de la nuit calme et sans lune, du temps propice. Il était environ 22h et quart quand Lolò sortit pour un bref tour d'inspection, suivi peu après de Trômlin, lequel émerveillé des rayons de lumière qui, par moments, enveloppaient les montagnes, inquiet, rôdait autour des Catelli, scrutant les ténèbres. Soudain, une rafale très proche fit sursauter ceux restés dans la maison ; un cri désespéré : « Fuyez ! Fuyez ! C'est la République ! » les glaça. C'était la voix de Trômlin qui, gravement blessé à la nuque, avait encore eu la force de se traîner jusque là, avant de tomber. » Le hameau avait été en fait encerclé par les militaires du bataillon Morbegno de la Division Alpina Monterosa, qui, ayant rejoint le blessé, touché au poumon et gisant dans un lac de sang, le traînèrent jusqu'à une habitation, empêchant quiconque de l'approcher et de le secourir sous peine de mort et d'incendie de tout le hameau. Le récit dramatique des sœurs Chiesa se poursuit : « *Et en réponse à l'homme héroïque qui, tourmenté et hors de lui, demandait un peu d'eau, une arme, un rasoir pour se donner la mort, ces réprochés s'amusaient en le levant à quatre et le soulevant par les aisselles à le laisser tomber sur un vieux coffre, ricanant avec le lieutenant médecin des spasmes atroces que ces coups portaient au malheureux avec la sortie de l'intestin et une abondante hémorragie. »**

C'est dans les mêmes circonstances que fut capturé le partisan Vincenzo Garbano (*Lolò*), 19 ans, lui aussi battu jusqu'au sang et fusillé le 13 près du cimetière de Ceres.

L'ordre de condamnation à mort vint aussi pour Bartolomeo, à exécuter sur la place de Mezenile en présence de la population, mais pour le lieutenant médecin, il n'y avait pas besoin de « fusiller un cadavre ». Il poursuivit son atroce agonie quand, enfin, en état de coma, lui fut accordée la visite du curé qui recueillit son dernier soupir à 18h du 12 avril. La guerre ne se serait définitivement terminée que deux semaines plus tard. Aux jours fébriles de la Libération, il ne resta aux responsables de la mort de Trumblin et de tant d'autres que la reddition. Des actes des procès diligents qui leur furent intentés à l'intérieur des quartiers Burgo de Germagnano, affleure tout le dramatique de ces circonstances tragiques. Le capitaine qui durant l'opération de ratissage avait frappé le partisan de Balme fut accusé de mauvais traitement infligé au blessé, tout comme le lieutenant médecin qui nia l'avoir malmené, affirmant même lui avoir administré des calmants. Un témoin oculaire confirma toutefois les cruautés subies par Castagneri, coups de pied et de poing, gifles.

C'est son ami et curé de Balme, don Lorenzo Guglielmotto, originaire de Castagnole di Germagnano qui s'occupera du retour des dépouilles au cimetière de Balme. Le jeune curé, pour ses excellentes capacités, montrées pendant la guerre dans la défense de la population civile, sera même nommé le 26 avril suivant par le CNL local, premier maire du village après la vingtaine d'années du fascisme, charge qu'il assumera plus d'une année. Il lui reviendra d'imprimer sa pensée pacificatrice dans le petit écrit édité en mémoire de Trumblin. « *Il était bon et sa bonté lui a coûté la vie. Sa mémoire ne doit être profanée par aucun acte de vengeance ou de représailles sur ses bourreaux ou leurs enfants. Seule la justice de Dieu devra punir les coupables et venger son fidèle serviteur. Ses véritables amis ont seuls le droit de pleurer une mort précoce.* »

En cette malheureuse époque pourtant, le sang versé demandait d'être lavé par un autre sang ; le capitaine et le lieutenant médecin de la « Monterosa » furent ainsi fusillés sur la place de Mezenile le 5 mai suivant.

Le vent de l'émancipation reconquise sur le fascisme, vint donc à souffler aussi sur les Vallées de Lanzo, encore marquées du sacrifice de ceux qui renoncèrent à tout, y compris à la vie pour l'obtenir. Dans le climat désolant d'une affliction générale, aggravée par le manque social et humain, s'éprouvait sur ces terres une longue tentative de renaissance, rendue plus difficile par l'absence des énergies de nombreux jeunes effacés par la brutalité de la guerre.

Les larmes séchées qui striaient le visage de Bartolomeo restèrent au contraire gravées pour toujours dans la mémoire de ma grand-mère Caterina, alors âgée de 19 ans. C'est à elle qu'était revenu le soin de rassembler les restes de la dépouille de ce frère qui, en sa vie brève et tourmentée, n'eut pas la chance de vivre les valeurs suprêmes de la liberté.

Guido Rey et les Vallées de Lanzo

Claudio Santacroce

Industriel (du secteur textile), écrivain, alpiniste (comme son oncle Quintino Sella fondateur du Club Alpin Italien), conférencier, photographe de montagne (comme son cousin Vittorio Sella) : ce sont les principales activités qui composent le curriculum vitae de Guido Rey (Turin 1861 – Turin 1935), personnage remarquable du monde turinois des années entre la fin du XIXe et le début du XXe siècle, en particulier dans le monde de l'alpinisme.

Il accomplit comme grimpeur une belle série d'ascensions dans tout l'arc alpin : Aiguille du Grépon, Dent du Requin, Aiguille des Grands Charmoz, Petits Drus, Aiguille Verte, la première de La Dent Blanche d'Hérens, quelques premières au Mont Rose, deux sur le Mont Viso, cinq montées au Cervin, la face sud de la Marmolada, le Camino Adang sur la paroi sud du Grand Piz da Cir, la traversée de la Torre del Vaiiolet, le Catinaccio, la première ascension italienne à la Meije.

Il monta assez souvent dans les Vallées de Lanzo. Sur le livre de l'hôtel Belvédère *Camussot* de Balme on trouve sa signature pour la première fois le 29 juin 1881, puis une autre le 1^{er} juillet 1883 pour signaler la montée de la veille à la Bessanèse avec les guides Antonio et Giuseppe Castagneri. Le 8 septembre de la même année, Rey revint à Balme et accomplit avec les frères Castagneri la première ascension intégrale de la paroi sud de la Ciamarella comme le rappelle le livre de l'hôtel ainsi que le livret de guide de Castagneri.

Une autre première, toujours en compagnie d'Antonio Castagneri s'effectua sur la crête nord de la Bessanèse, le 2 septembre 1889.

Guido Rey écrivit l'année suivante l'éloge funèbre de l'ami Castagneri tombé au Mont Blanc, qu'il lut au siège du CAI à Turin, le 19 décembre 1890.

Mais ce fut surtout l'activité d'écrivain (*le Mont Cervin*, 1904 ; *Alpinisme à quatre mains* avec Giovanni Saragat 1898 ; *Alpinisme acrobatique*, 1914 ; *Il tempo che torna* (les temps changent), 1929 ; *La fin de l'alpinisme*, post 1939) et celle de divulgateur de l'alpinisme à travers conférences et projections

photographiques sur ses ascensions qui lui permirent d'exercer une grande influence sur la société de l'époque. Il remporta un énorme succès tant en Italie qu'à l'étranger. Peut-être au delà de ses intentions, il incarna le symbole même de l'alpiniste et du grimpeur, moins chez les alpinistes développant une activité de haut niveau technique que dans la masse des membres du CAI, amateurs d'excursions, ou encore chez ceux qui n'avaient qu'une connaissance superficielle de la montagne et de l'alpinisme. Ses écrits contribuèrent énormément à la diffusion de l'alpinisme entendu comme source d'élévation morale et spirituelle.

Sa renommée était si éprouvée et étendue que le 18 septembre 1928, alors qu'il était encore vivant, fut inauguré et à lui dédié un refuge du CAI-UGET. Un autre fait lie Guido Rey aux Vallées de Lanzo. Au début de la première guerre mondiale, enflammé de sentiments irrédentistes, à cause de son âge déjà avancé et, de fait, ne pouvant s'enrôler dans l'armée, il se mit en 1916 à disposition de la Croix Rouge Italienne avec sa propre automobile Fiat et son chauffeur personnel ; avec un sauf-conduit de sous-lieutenant-commissaire, il visita et photographia les hôpitaux d'urgence organisés le long de la ligne de front, dans des localités situées dans la zone entre Udine, Palmanova, Monfalcone et Gorizia.

Rey était aussi un excellent photographe, non seulement de montagne, mais considéré aussi comme l'un des représentants plus réputé et valable de la dite « photographie picturale » où les séances réalisées en studio avec des personnages en costume et des scénarios élaborés, recréaient des tableaux célèbres, dans le cas de Rey, en prenant en modèle la peinture hollandaise du XVIIe et du Néo-classicisme. Ses œuvres présentées et primées dans de nombreuses expositions, furent publiées dans de prestigieuses revues nationales ainsi qu'à Paris, Londres et New-York.

Malheureusement, tant les originaux que les négatifs des photographies réalisées au cours des visites aux hôpitaux ont été dispersées et il n'en reste que les 78 images publiées en avril 1917 dans un supplément de l'hebdomadaire *L'illustrazione Italiana* intitulé *Croix Rouge*. Photographies de Guido Rey.

La même année, d'après ses photographies, on ne sait si ce fut avec son approbation, fut tirée une série de 12 cartes postales, sans l'indication de leur auteur. Elles furent éditées par les soins et au bénéfice du Comité turinois de la Croix Rouge Italienne pour recueillir des fonds au bénéfice du sanatorium pour tuberculeux de la province de Turin. En 1918, la CRI put acheter avec les fonds récoltés, en partie par la vente des cartes, l'ermitage de Lanzo Torinese qui fut aussitôt transformé en sanatorium pour soigner les militaires ayant contracté la maladie dans les tranchées.

Tous les lieux ont un nom (2^e partie)

Polly Castagneri

En partant de l'Arbossetta (l'Arbousàtta), où les prés prennent le nom de leur propriétaire, nous nous dirigeons vers l'Alpage de la Coumba. Avant pourtant, de derrière la maison la plus petite de l'Arbousàtta, il y a un sentier qui descend vers Balme. Très vite, dans un bois épais, nous trouvons « Lou Routchassoùn dla Fòpa », une grande roche sombre striée de lignes blanches : y nichent les hulottes et autres oiseaux nocturnes que l'on entend chanter le soir. En continuant à descendre à gauche de la vasque d'eau, on trouve le départ du sentier pour le « Pian di Sarasìn » où l'on allait faire le foin autrefois et où se trouve désormais un bois épais. Le « Pian di Sarasìn » rejoint, on trouve un beau point de vue panoramique sur les montagnes, équipé d'une table et de bancs. Le sentier est tortueux et il faut faire attention aux feuilles glissantes. Si, à la vasque, on continue à droite, on descend à la « Villa Castagneri » dite aussi « la Ca Neuva » (la maison neuve) ; ainsi, on peut poursuivre jusqu'à la patinoire ou bien se diriger vers la cascade de la Gorgia, « aou Sàout dla Gòrdji » et donc rejoindre le chef-lieu, ou bien, par l'autre côté, rejoignant les Cornetti (li Cournàt) en passant par les prés « par li pount ». Après la dernière maison de l'Arbossetta, en montant, vers la Coumba, après la première courbe du sentier du sentier, se trouve « Drè dou Crest ». On trouve en poursuivant « lou Chiapè » et l'on se retrouve « al Mòles », secteur qui va jusqu'au petit oratoire. Ces prés portent le nom de leur propriétaire « al Mòles at Gàru », « la Mòla di Frà »...etc.

Avant le Chiapè, à gauche « an tl'anvers », à l'envers, il y a la « Vi dal Vatches » qui monte à « lou Càrou » jusqu'au « Barvadjou da Coumba », l'abreuvoir. Autrefois, on était obligé de monter les vaches par ce sentier, le principal sur la droite étant réservé aux gens et aux bêtes de somme. En prenant le sentier « dell andrèt », de l'endroit, après la première vasque de l'aqueduc, on trouve « Lou Roc dla Mòla » qui servait à se reposer quand on portait une lourde charge comme le « garbin » (hotte). Poursuivant, on arrive à l'Arpòsa, autre étape pour les charges pesantes. Peu après, on trouve « Lou Pianàt », petit replat. En continuant à gauche, on trouve « La Mòi » zone marécageuse dominée par les « Prati dou Càsot ». Plus à gauche encore, la Drùseri et d'autres « Moies ». À droite, on arrive à « Li Prà », « d'Acànt aou prà » et « Suta al Cà ». Ils étaient définis comme prés, car fauchés. Toujours à droite, au delà des prés, se trouvent « Li Ciàmp », les

champs ensemencés autrefois de seigle et de pommes de terre et encore au-dessus de ceux-ci court « la Vi dla Castà » dite aussi « La Vi dou Piloùn » qui mène au « Piloù at San Pancràs » (oratoire de Saint Pancrace) avec une vue à couper le souffle sur Balme et le fond de la vallée. C'est très beau, particulièrement le soir ! Parcourant le sentier de « la Castà », on trouve « lou Pianàt dla Casta » avec une belle vue sur la Bessanèse et la Ciamarella et à droite le petit sentier pour la « Cìoca di Sarasìn ».

On poursuit par le bois entièrement privé et avec les noms des propriétaires pour retrouver un autre petit « pianat » : de là partait autrefois un sentier pour Bogone qui n'existe plus aujourd'hui. Derrière les maisons de la Coumba, on trouve « al Rives » utilisé seulement pour le pâturage. À l'intérieur du hameau, avec les maisons en partie enterrées et avec la « tchòma » (tourne), éperon protégeant des avalanches, il y a une aire pour battre le seigle en commun ; chacun avait son petit espace pour mettre le fumier. Ce fumier était porté ensuite avec le « *garbin* » (hotte) dans les champs et ce qui restait était mélangé avec de l'eau pour être dispersé dans les prés.

Quand mon père était jeune (années 35-40), 40 personnes vivaient l'été à la Coumba. Pour ma part, je me souviens seulement de 4 ou 5 familles, soit environ 20 personnes qui se sont réduites à ma seule famille, puis à moi seule.

Derrière les maisons de la Coumba part le sentier de « Pian di Gioué ». Voici alors la « Draï dla Coumba », sentier sinuant dans les « dròses » (aulnes) pour arriver au « Pian dla Sal ». Plus loin à droite, se trouve il « Pian dla veiléri » et plus haut à gauche « Lou Courounèl », roche pointue. Des traces apparaissent encore du sentier pour la « Serandàtta », uniques pâturages communaux. Le reste est entièrement privé. Le promontoire que l'on aperçoit se nomme « Lou Bufât » avec à gauche « Lou Pian dla Ruta », joignable aussi depuis Pian Gioè.

À gauche des maisons de la Coumba se trouvent les « Veilin » où se trouvait une source que les sangliers ont fait disparaître. Sous les « Veilin », la route qui mène « au barvådjou » où l'on mène boire les vaches et où se lave le gros linge. Il était très beau, construit de lauzes énormes ; malheureusement il a été presque entièrement démoli par la crue de 2000. Au delà des « Veilin », le sentier monte aux « téres Rousses » (les terres rouges), puis va à la « Brusà » et au « Roc Barloùn » qui ressemble à un menhir, désormais recouvert par les aulnes. De la « Brusà », on arrive ensuite au « Pian dla Trènt at Souta », un sentier réservé aux personnes. De là, à gauche, prend le sentier « dla Péra dou Fàsan », la pierre du faisan, rejoignant le « Pian dla Trènt at Zoùri » où passent aussi les vaches.

La sèrp e lou rat - La vipère et le rat

Gianni Castagneri

Parmi les fables que mes grands parents me racontaient, enfant, il en est une dont je ne me souviens que de quelques fragments. Je la rapporte malgré tout pour le cas où quelque lecteur puisse la compléter. Cela se disait plus ou moins ainsi : Il y avait une fois un rat qui alors qu'il passait un mur à sec, trouva une vipère qui avait été coincée par une pierre. Quand la vipère vit le rat, elle commença à l'appeler : beau petit rat, s'il te plaît déplace la pierre qui me retient, ainsi je serai de nouveau libre ! Le rat, pas bête, lui répondit : si je retire la pierre, tu me mangeras de suite...

C'est là que ma mémoire flanche et je ne me souviens pas de la partie centrale du récit. Seule la conclusion m'est restée, une sorte de morale : en été les vipères mangent les rats, mais l'hiver, quand elles dorment et sombrent en léthargie, ce sont les rats qui les mangent.

En substance, l'histoire recèle un message caché : dans les situations difficiles, même le plus fort a besoin du plus faible. En somme, pour chacun, la roue peut tourner.

Méthodes d'extraction des minerais

Mario Caiolo

Nous n'avons pas de témoignages directs sur la manière dont on extrayait le minerai aux siècles passés, mais en consultant quelques ouvrages du Moyen Âge, on peut supposer qu'avant 1600, quand fut découverte la poudre à canon, le déblaiement des veines de minerai était long et fatigant, avec des rendements très bas. Les outils utilisés étaient le marteau, le perçoir, le grand pic à une seule pointe, une masse de fer, une pioche pour déblayer les matériaux, une lampe à huile pour s'éclairer. Le minerai était porté à l'extérieur au moyen de sacs de toile ou de cuirs ou bien de paniers d'osier. S'il y avait du bois en abondance, on l'utilisait pour chauffer la roche avec le feu avant de la refroidir rapidement avec de l'eau pour la concasser plus aisément.

Les largeurs des galeries étaient toujours réduites au minimum pour différentes raisons et principalement pour celle du manque d'argent ; ainsi le concessionnaire était obligé de ne prendre que la partie la plus riche du minerai et de retirer le plus possible des parties stériles pour obtenir un minimum de gain, les moyens à disposition ne permettant pas de grande progression du front. Ainsi les communes propriétaires des mines décidaient sur le sujet, donnant les mesures à minima de hauteur et de largeur des galeries à creuser et fixant ensuite leur longueur. En outre, un pourcentage du métal extrait, normalement élevé dans le cas de l'or et de l'argent, devait être remis à la commune ou au feudataire local, amenuisant encore les gains.

L'altitude et la situation des gisements décidaient des travaux. De fait, de nombreuses mines n'étaient exploitées qu'en de brèves périodes de l'année. Le transport vers l'aval du minerai constituait une opération longue et pénible qui avait une forte incidence sur les coûts tout comme le ravitaillement difficile en bois pour l'étagage interne des galeries.

Toutes ces difficultés ont entraîné l'abandon de nombreuses mines au cours de l'histoire et celui de quelques gisements riches en minerai. L'extraction des eaux n'a jamais occasionné de sérieux problèmes aux temps anciens puisque les galeries n'étaient longues que de quelques dizaines de mètres ; on ne trouvait que de petits puits dont on tirait l'eau avec des seaux de bois. L'aération ne créait pas de grandes difficultés, mais restait très importante car le type d'éclairage, alors utilisé, produisait beaucoup de fumée. Pour éclairer les zones de creusement, des lampes à huile de noix et de suif ainsi que des torches de résineux avec pour résultat un éclairage faible et polluant l'air rapidement.

Avec l'introduction de la poudre à canon dans les mines, se développent de nouvelles techniques d'extraction avec la conséquence d'affronter de nouveaux problèmes qui furent de toute manière résolus. Les sections des galeries furent élargies, mais on dut recourir à davantage d'armature de bois pour soutenir voûtes et parois, sujettes à davantage d'écroulements du fait des fissures causées par l'explosion des charges. L'éclatement prématuré de quelques charges pouvait être fatal aux mineurs et le front d'extraction était impraticable pour un temps variable à cause des fumées de l'explosion. L'on dut créer de nouveaux outils dont les barres à mine qui étaient de longs burins trempés et façonnés de différentes façons, utilisés pour forer la roche. En outre, il existait une série d'outils pour nettoyer les trous des mines, les charger ensuite avec la poudre noire ; mais tout ceci permit un développement notable de l'extraction et de la production de minerai. En quelques heures, on pouvait déblayer une bonne quantité de roche qui, avec les technologies anciennes, aurait demandé des jours de travail. On réalisa de nombreux travaux externes sur les zones superficielles de quelques gisements, créant des tranchées parfois larges de 3 à 4 m, profondes jusqu'à 7-8 m et longues de dizaines à une centaine de mètres, comme par exemple pour les mines de fer du Vallon d'Arnàs à Usseglio.

S'améliorent aussi les voies de communication entre les mines et les sites où le minerai est fondu créant de nouveaux chemins muletiers qui permettent l'usage des traîneaux pour descendre le minerai en aval. Dans le même temps, on a amélioré l'éclairage des galeries avec de nouvelles lampes à pétrole et à carbure qui, à peu de frais de fonctionnement, rendent l'espace beaucoup plus éclairé et respirable.

Entre les XIXe et XXe siècles, les techniques de creusement s'améliorent avec l'usage des marteaux à air comprimé et en des cas plus récents l'éclairage électrique ; l'extraction des eaux et l'aération des différents chantiers sont décidément meilleurs avec les galeries devenues plus longues et, dans quelques cas, équipées de voies pour porter le minerai avec de petits wagons. Le minerai était aussi envoyé dans la vallée au moyen de longs téléphériques jusqu'aux routes carrossables.

Les mineurs n'eurent jamais une vie facile et les risques d'accident grave ou de mort restaient à l'ordre du jour. Le travail épuisant aux quels ils étaient soumis menaçait la santé de nombre d'entre eux, les maladies respiratoires s'avérant la cause de nombreux décès.

L'abattement de la roche en perforation pneumatique créait beaucoup de poudre qui endommageait inexorablement la santé, le transport du minerai vers la vallée était aussi dangereux particulièrement avec les traîneaux et les téléphériques en cas de rupture des câbles.

De nombreux gisements se situaient à une altitude élevée ou loin des villages de fond de vallée. Dans de nombreux cas, l'on édifia des abris permettant aux mineurs de passer la nuit aux environs des mines. S'utilisaient au Moyen Âge de simples surplombs de roche, dits localement « *barmess* », mais vers la fin du XVIIIe, on construisit des abris plus efficaces et fonctionnels ; l'un des plus beaux exemples est celui situé près des mines de Punta Corna au-dessus d'Usseglio, qui porte une inscription gravée dans la pierre formant linteau « Anno Domini 1756 ». On utilisait aussi parfois des maisons d'alpage du voisinage, ainsi en cas de mauvais temps, près des mines de talc de la Brunetta au-dessus de Cantaira. S'il n'existait pas de ces abris, on en construisait en bois, adossés à la roche ou près d'un bloc.

Ceux qui dormaient le mieux, quasi sous les étoiles, étaient les charbonniers qui, pour leur travail, devaient rester plusieurs jours loin des maisons et au milieu des bois, préparant les charbonnières et les surveillant

quand elles brûlaient. Ils s'abritaient sous un rocher ou sous quelques branches, mais en cas de pluie, ils n'avaient sur eux qu'un simple manteau.

Les infrastructures pour le travail du minerai étaient réduites au minimum à l'époque du Moyen Âge où on ne trouvait que des fours à calciner et les forges où l'on travaillait le métal. Mais à partir du XIXe se firent jour de nouvelles exigences et, dans certains cas, il y eut des sites où l'on concassait et sélectionnait le minerai ensuite exporté, comme pour le cobalt des mines de Punta Corna et pour le talc des mines de la Brunetta. La mine Fragnière sélectionnait aussi le minerai ensuite exporté et utilisé pour la production d'acide sulfurique, de dynamite et de fertilisants. Un exemple d'infrastructures notoire venait des fours à chaux où l'on travaillait le minerai commercialisé ensuite dans les différents villages de la vallée et des moulins où le talc était moulu.

Les mines constituaient une source de bien-être, créant directement et indirectement travail et emplois. En fait, outre les mineurs, il y avait les porteurs qui, à dos ou avec des bêtes de somme ou des traîneaux, transportaient le minerai ou le charbon de bois en aval ; femmes et enfants travaillaient au triage du minerai sur les places ; les charbonniers préparaient le charbon de bois utilisé pour fondre le minerai près des fonderies ; les forgerons travaillaient le minerai, puis le métal, fabriquant les outils nécessaires dans les forges ; les maçons construisaient les routes et les édifices nécessaires au transport et travail du minerai ; les bûcherons préparant le bois nécessaire aux charpentes des mines, pour les fours à calciner, pour le charbon et autres besoins. Toutes ces activités créaient des postes de travail qui permettaient souvent la survie à de nombreuses familles des vallées et ainsi la possibilité de ne pas devoir émigrer. Parmi les nombreuses mines présentes dans les vallées, deux ont atteint des niveaux d'activité remarquables. L'une est ma mine de pyrite de Fragnière qui est parvenue à faire travailler 110 personnes à son développement maximum, l'autre la mine de San Vittore qui a employé directement 300 personnes et a induit les emplois de 200.

Tout ceci permit l'exploitation de nombreux gisements qui auraient été abandonnés sans ces innovations, mais cela a aussi contribué à l'épuisement plus rapide des gisements les plus riches tandis que ceux qui possédaient peu de tonnes avaient été abandonnés. Le besoin croissant de matières premières et l'exploitation séculaire des mines des vallées a lentement fait disparaître l'activité d'extraction puisqu'on pouvait acheter, au même tarif de frais d'exploitation d'une mine, une plus grande quantité de minerai venant du commerce et d'autres gisements plus riches et d'extraction plus aisée.

La mine de San Vittore constitue une exception ; née en 1918, elle a cessé son activité en 1990 ; grâce à la dimension de son gisement et aux technologies utilisées, elle fut la première en Europe et la troisième au monde à être spécialisée dans la production de fibre de chrysolithe. Ici ont été utilisés des moyens d'excavation jamais vus dans d'autres gisements des vallées, avec des productions journalières de 8000 tonnes de minerai à traiter, des chiffres énormes en regard de nombreuses mines des vallées produisant seulement quelques tonnes de minerai à l'année.

Les carrières de pierre à moudre avaient autrefois une réelle importance, ce type de matériau était très demandé même si les meules étaient de dimensions réduites. De fait chaque bourgade ou village possédait des moulins utilisés à moudre les céréales et autres produits alimentaires.

Les carrières de sable et gravier, comme nous l'entendons n'ont pas de grandes infrastructures et les moyens utilisés dans les opérations d'extraction se limitent à quelques excavateurs et scrapers pour le mouvement des matériaux et leur transport, concasseurs pour le travail et la sélection du produit. Ces carrières se situent dans des zones près des torrents et quand elles sont abandonnées, on tente de réaménager le paysage. Les carrières utilisées pour extraire les blocs en falaise ont des moyens de protection pour les blocs de rochers les plus gros et des excavateurs plus puissants pour déplacer les matériaux.

Ces carrières exploitent généralement des zones d'anciens éboulements où l'on trouve des blocs de toutes dimensions. On tente de réparer les parties qui ne sont plus utilisées en les recouvrant de terre, même si la nature en vient à effacer lentement toutes traces des anciens travaux.

*On trouvera les textes italiens sur le site web de la commune de Balme
www.comune.balme.to.it*